

total ne fait pas 500 fr.

—Alors, il doit rester de l'argent en caisse.

On peut voir, dit Marcel en ouvrant un tiroir. Non, dit-il, il n'y a plus rien. Il n'y a qu'une araignée.

—Araignée du matin, chagrin, fit Rodolphe.

—Où diable a pu passer tant d'argent ? reprit Marcel atterré en voyant la caisse vide.

—Parbleu ! c'est bien simple, dit Rodolphe, on a tout donné à Baptiste.

—Attends donc ! s'écria Marcel en fouillant dans le tiroir où il aperçut un papier. La quittance du dernier terme ! s'écria-t-il.

—Bah ! fit Rodolphe, comment est-elle arrivée là ?

—Et acquittée, encore, ajouta Marcel ; c'est donc toi qui as payé le propriétaire ?

—Moi, allons donc ! dit Rodolphe.

—Cependant, que signifie...

—Mais je t'assure...

—“ Quel est donc ce mystère ? ” chantèrent-ils tous deux en chœur sur l'air du finale de la Dame Blanche.

Baptiste, qui aimait la musique, accourut aussitôt.

Marcel lui montra la quittance.

—Ah ! oui, fit Baptiste négligemment, j'avais oublié de vous le dire, c'est le propriétaire qui est venu ce matin pendant que vous étiez sortis. Je l'ai payé, pour lui éviter la peine de revenir.

—Où avez vous trouvé de l'argent ?

—Ah ! monsieur, fit Baptiste, je l'ai prise dans le tiroir qui était ouvert ; j'ai même pensé que ces Messieurs l'avaient laissé ouvert dans cette intention, et je me suis dit : Mes maîtres ont oublié de me dire en sortant : “ Baptiste, le propriétaire viendra toucher son terme de loyer, il faudra le payer ; ” et je l'ai fait comme si l'on m'avait commandé... sans qu'on m'ait commandé.

—Baptiste, dit Marcel avec une colère blanche, vous avez outrepassé nos ordres ; à compter d'aujourd'hui vous ne faites plus partie de notre maison. Baptiste, rendez votre livrée !

Baptiste ôta la casquette de toile cirée qui composait sa livrée et la rendit à Marcel.

—C'est bien, dit celui-ci ; maintenant vous pouvez partir...

—Et mes gages ?

—Comment dites-vous, drôle ? Vous avez reçu plus qu'on ne vous devait. Je vous ai donné 14 fr. en quinze jours à peine. Qu'est-ce que vous faites de tant d'argent ? vous entretenez donc une danseuse ?

—De corde, ajouta Rodolphe.

—Je vais donc rester abandonné, dit le malheureux domestique, sans abri pour garantir ma tête !

—Reprenez votre livrée, répondit Marcel en lui montrant la casquette à Baptiste.

Et il le reconduisit à la casquette à Baptiste.

—C'est pourtant ce malheureux qui a dilapidé notre fortune, dit Rodolphe en voyant sortir le pauvre Baptiste. Où dînerons-nous aujourd'hui ?

(La suite au prochain numéro.)

# LE GROGNARD

MONTREAL, 8 MARS 1884.

## A NOS LECTEURS

Il arrive très rarement aux journaux français de Montréal de donner des primeurs à leurs lecteurs, ils ont l'habitude de donner les nouvelles deux jours après les feuilles anglaises. Aujourd'hui le GROGNARD a une véritable nouvelle originale à communiquer à ses lecteurs. Avec ce numéro il cesse sa publication.

Le GROGNARD sera fusionné avec le Canard, à l'avenir les deux journaux n'en feront qu'un.

Tous nos abonnés dont l'abonnement n'est pas expiré recevront le Canard pour l'argent qu'ils nous ont donné.

Les personnes qui sont déjà abonnés au Canard recevront ce journal jusqu'à concurrence de la somme qu'ils auront au GROGNARD. MM. A. FILIATREULT & CIE. sont autorisés à percevoir tous les arrérages dus au GROGNARD.

En nous retirant aujourd'hui du journalisme comique pour nous livrer à des occupations plus lucratives, nous remercions cordialement le public canadien-français de la Puissance et des Etats-Unis pour le patronage bienveillant qu'il nous a accordé pendant les sept années que nous avons consacrées à la publication de journaux humoristiques.

Nos lecteurs sont peut-être curieux de connaître les motifs qui nous ont poussé à fusionner les deux journaux. Il nous est facile de leur donner cette satisfaction.

Depuis plusieurs mois nous avons cherché une personne qui consentit à assumer la responsabilité du GROGNARD. Les écrivains humoristiques que nous connaissons ont tous refusé nos offres, parce que la carrière de journaliste comique ne leur offrait aucun attrait.

C'était des gens intelligents qui n'aimaient pas à se dévouer à une tâche aussi ingrate.

Les abonnés du Grognard seront satisfaits du changement, parce que la rédaction du Canard est confiée à une personne spirituelle, ses caricatures seront faites par un artiste qui saura leur donner ce cachet d'originalité et d'actualité qui a fait le succès de ce journal.

En opérant notre retraite, nous faisons les meilleurs souhaits pour la prospérité de la feuille comique qui nous survit, nous lui souhaitons une circulation de plusieurs milliers d'abonnés, et le bonheur qui attend dans l'autre monde les abonnés fidèles et payant d'avance. C'est la grâce que nous vous souhaitons avec la bénédiction du grand Vicaire.

HECTOR BERTHELOT.

## L'AMOUR CHEZ LES DIVERS PEUPLES

Le Français a l'amour léger, inconstant et irrésistible. La Française a l'amour gai, spirituel et communicatif.

L'Anglais a l'amour froid, tenace

et allant au but. L'Anglaise a l'amour romanesque, éthéré et volage.

L'Italien a l'amour passionné, soupçonneux, et rancunier. L'Italienne a l'amour brûlant ; dévôt et prêt à rompre.

L'Espagnol a l'amour franc, dévoué et jaloux. L'Espagnole a l'amour plein de coquetterie, sémillant et volentaire.

L'Autrichien a l'amour profond, loyal et positif. L'Autrichienne, anti-platonique, charmeur et tranquille.

L'Américain a l'amour spéculaire, hardi et pressé. L'Américaine a l'amour provoquant, tyrannique et capricieux.

Le Russe a l'amour aimable, mystérieux et fantasque. La Russe a l'amour tout feu, tout flammes et tout cendres.

Le Turc a l'amour despotique, sensuel et changeant. L'Odalisque a l'amour passif ou fougueux, résigné et meurtrier.

L'Allemand a l'amour lourd, naïf et crédule. L'Allemande a l'amour sentimental, caressant et roué.

Le Suisse a l'amour timide, bon et candide. La Suisse a l'amour doux vertueux et croyant.

Le Suédois a l'amour réservé, poétique et inaltérable. La Suédoise a l'amour chaste, calme et fidèle.

## Police Correctionnelle

LES FRIANDISES D'ADOLPHE.

Si la manne dont les Hébreux se nourrirent dans le désert eût été semblable à celle qui est aujourd'hui l'une des branches importantes du commerce de droguerie, les malheureux auraient inauguré singulièrement leur entrée sur la terre de Chanaan, à en juger par le jeune Bréchet, qui a fait usage de cette substance pendant une quinzaine de jours seulement.

Un droguiste, entendu, déclare que dans cet espace de temps Bréchet lui a volé au moins 12 livres de manne, dans des tonnes placées sous un hangar, au fond de la cour de sa maison, laquelle a pour locataires madame Bréchet et son fils Adolphe.

La brave dame, naturellement, vient demander au tribunal de lui rendre son héritier : Voyez-vous, messieurs, dit-elle, c'est un garçon plein de bonnes qualités, gentil comme tout, mais d'une gourmandise qui lui fera bien du tort quand il sera à son à-part. Je lui dis ça sans détours, devant vous, pour à seule fin que vous le voyiez rougir. (Adolphe fond en larmes.) Ah ! quand tu pleureras, c'est pas ça qui rondera la manne au monsieur, que tu as volée gentillâtre ! sans cœur ! En voilà-ti pourtant un joli régal, de manger des purgations du monde ! (Avec sévérité.) Quand on veut manger des purgations ou autre chose, on en achète, monsieur ! (Rires dans l'auditoire.)

Adolphe (sanglotant). — J'avais pas... aaaa... d'argent.

La mère Bréchet. — T'as tes 40 sous que ton oncle t'a donnés ; c'est la vérité que je te les aurais pas laissés prendre pour acheter de la manne, mais si j'avais su que tu aurais voulu en voler j'aurais encore mieux préféré que tu en dépenses là-dedans que de me couvrir de déshonneur, ainsi que ton oncle et ton parrain.

M. le président. — Nous allons entendre le témoin, allez vous asseoir.

Le témoin s'avance.

La mère Bréchet. — Aussi c'est bien imprudent à un homme instruit comme monsieur, qui est un droguiste, de laisser des friandises dans une cour (rires) à même un tonneau détonné, à la portée des enfants.

M. le présent. — Allez vous asseoir, madame,

M. le président. — Il est en apprentissage ?

La mère Bréchet. — Oh ! je crois bien ; il travaille avec moi.

M. le président. — Avec vous ? de quelle profession ?

La mère Bréchet. — Dans les visières.

M. le président. — Dans quoi ?

La mère Bréchet. — Les visières de casquettes.

M. le président. — Est-il travailleur ?

La mère Bréchet. — Oh ! comme un petit cheval. Cependant ça m'étonnait tant de le voir quitter à chaque instant son travail, des dix ou douze fois par jour, que je me disais : “ Et ce qu'il se dérangera ? ” (Rires.) Et une figure fatiguée !... Je ne me doutais pas de ce que c'était.

M. le président. — Enfin le tribunal va vous le rendre ; mais surveillez-le mieux.

La mère Bréchet. — Je vous dis ; c'est un enfant qui n'a qu'un défaut qu'il ne faut rien lui laisser sous la main de ce qui se mange.

M. le président. — C'est entendu.

La mère Bréchet. — Si je vous disais que quand je suis malade, il m'avale mes...

M. le président. — Ah ! ma lame, tais-toi, va-t'en ! (Le tribunal délibère.)

La mère Bréchet. — Les médecins ; il mange le morin en chat, le colifichet du serin, les croûtes crues...

Le tribunal ordonne que le jeune Bréchet sera rendu à sa mère.

La mère Bréchet (les mains jointes). — Grâce messieurs, grâce !

M. le président. — Mais votre fille est acquittée, ma dame ; retirez-vous et allez le chercher demain matin.

## FAITS DIVERS

### LETRE D'UN CORDONNIER A SON FRERE.

Un ami nous communique l'épître suivante et nous en garantit la parfaite authenticité. Nous ne voudrions à aucun prix priver nos lecteurs du plaisir de la lire. La voici textuellement :

Bieues-la-gaillarde.

le 15 Novembre 1883,

Mon chair Frère,

Je met la main à la plume pour te dire que je suis plan et ma phame ossi de satisfaction d'être venu ici nous établir pour faire dans les bottes la choqure en générale.

Nous avons eu la foire pendant quinze jours et ça nous a fait du bien car nous avons pu évacuer sans difficulté notre vieille marchandise.

Malheureusement le cuir est chaire à cause de la maladis des bêtes à corne donc je me ressens ossi dans ma fabriquaion. J'ai reçu les choqure de ta phamme qui était dans une caisse, je l'ai vidé pour faire dedans la choqure les reparations nécessaires.

Ta femme use beaucoup ossi je lui as mit des croûtes par terre et je lui ai assoupit le cuir, j'espère qu'elle sera contenta quant elle verra que je l'ai bien recousa et que je lui ai mit des piece au s'endroit qui son t'usé.

Je te renverra la quai-se demain.

Comme dans ta lettre tu me parles d'un verre, j'ai tou de coute panés à mon garçon, si lui nous va charouite-ter ça j'espère t'attenez ça bon intenz j'au être qui se serez pas en relation d'avec les pores. Nous réparerons de ça.

En attendant j'espère que té fromage marche bien, car voilà le me-man de la vante. C'est pour ça que je t'engage ossi à faire arranger ta femme dont sa boutique se plaigne

que son plafond est lézardé et que ça nuit à la bote des lieux.

Je termine en te disant que nous se- porton bien saufs notre chien que j'ai faite coupé avansier.

Je désir que la présente te trouve de maime et je t'embrasse.

Ton fraire pour l'avis

VAUGRETTE.

## Badinages

Inspection générale. Le colonel Bardefor explique au général de Briqueraide comment il apprend la géographie à ses hommes :

— L'cus ignement visuel, mon général, il n'y a que ça !... Ainsi, pour le cours de la Seine, je fais mettre d'abord quatre hommes et un caporal en ligne droite, ventre par terre, c'est le cours du fleuve... Sur chaque côté, d'autres hommes, en lignes transversales... ce sont les affluents.

Un sapeur fait l'embouchure...

Le général de Briqueraide rêveur :

— Logénioux, colonel... très ingénieux... mais ça use trop l'uniforme !

Les maisons de deuil dit Aurélien Scholl dans sa chronique de l'Événement, s'appliquent à prendre des enseignes conformes à leur commerce.

Les plétés posthumes s'y allient de toutes parts. Il semble qu'on ne puisse vendre une robe noire ou un ca- nier de jais dans un magasin qui ne s'intitulerait pas : au Sable pleureur, à l'Immortelle, au Regret éternel !

Un commerçant conventionnel, qui vient d'ouvrir une boutique de deuil, a pris pour enseigne : A la consécration à perpétuité... comme il veut dépasser tout concurrent, il a terminé son prospectus par cet avis digue d'être noté : “ Les employes au deuil doivent servir les clients avec trestesse ; les employés au grand deuil sont tenus de sangloter à tout achat qui dépasse cent francs.”

Les gymnastes les plus célèbres de l'univers paraîtront la semaine prochaine au Théâtre Royal. Le spectacle sera des plus attrayants.

Une excentricité ouïe dans les annonces d'un journal américain :

Un monsieur, possesseur d'un important et magnifique trousseau de femme, marqué aux initiales C. D. qu'il venait de faire confectionner pour sa fiancée, morte subitement, désireux de l'utiliser, demande à épouser une personne ayant les mêmes initiales. Il fera très-volant sur toutes les autres conditions.

On n'est pas plus pratique que ce Yankee.

Cucilli sur une plaque émaillée, rue du Faubourg-du Temple :

M. Ozacor fils, dentiste, extraction d'une dent : 1 franc 50 ; la douzaine : 15 francs.

Un ivrogne impénitent se fait la mo ale à lui même, en avançant péniblement sur le trottoir.

— Eh ! voilà de toi tu es réduit, Polyte ?... Tu n'as pas honte, chenapan, vaurien, misérable, scélérat !... O-crass tu affronter le regard de ta femme ?... Dis, Polyte ? O-crass-tu frappe le seuil conjugal ?... (Accablé de regards) Jamais ! Et il s'allonge dans le ruisseau.